

Chapitre 1

La mémoire, le hasard et le politique

C'est en 1361 que la Bourgogne revient à la France, mais jalouse de son identité, de ses institutions et de son autonomie, elle réclame un duc avec énergie. Ce sera Philippe, dit plus tard le Hardi, le second fils du roi, bientôt marié à grands frais à Marguerite de France. Celle-ci, fille de Louis de Male, est l'héritière du comté de Flandres, de l'Artois, du Nivernais, de Rethel, de la Comté, de Malines et autres terres de Champagne. Désormais, si la Bourgogne reste dans la couronne de France, elle déborde les limites géographiques de celle-ci pour constituer en un chapelet de possessions un ensemble politique brillant et riche, à cheval sur les frontières du royaume et de l'empire. Le mirage d'une Bourgogne unie hantera les rêves de Charles, le duc de Bourgogne sans duché, devenu empereur du Saint Empire romain germanique.

■ ■ I. Mémoires de la Bourgogne

Charles de Gand aurait pu être baptisé Philippe, selon le prénom des deux figures tutélaires de ses aïeuls, Philippe le Hardi (1363-1404) et son petit-fils le Bon (1419-1467), authentiques fondateurs de la Bourgogne, fins diplomates et redoutables chevaliers, toujours à œuvrer pour renforcer l'administration ducal et comtale, toujours vigilants pour contenir les violents soubresauts des villes drapières (Gand surtout) et de leurs milices de métiers, mais constamment fidèles à la couronne de France et à la branche aînée des Valois. Pourtant il n'en fut rien et ce devait être Charles, en souvenir de Charles de Valois, le Téméraire, son vorace et cruel bisaïeul, le dernier duc de Bourgogne à tenir ensemble les territoires patrimoniaux. Ainsi se transmettait la mémoire de la haine et des crimes qui avaient brisé les liens entre les deux branches des Valois et conduit au démantèlement de la Bourgogne, avant de fournir de solides racines à la rivalité entre la maison de France et celle des Habsbourg.

1. Le sang des aïeuls

L'attachement de Charles au rêve bourguignon prend ses racines dans une cascade de meurtres, de trêves et de trahisons comme le crime de la

rue Vieille du Temple (23 novembre 1407), où le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, a commandé à des tueurs de faire rouler sur le pavé la cervelle de son rival Louis d'Orléans, le seul frère du roi Charles VI, ou encore l'assassinat de Montereau (10 septembre 1419), au cours duquel le futur Charles VII a maladroitement déguisé en légitime défense la liquidation du même Jean de Bourgogne, qui menaçait de se saisir de la couronne de France. Plusieurs trêves ont suivi, dont le traité d'Arras (1435), arrondissant encore les possessions du duché. Mais le mal était fait, l'habitude était prise d'osciller entre l'allégeance à Paris et l'alliance avec l'Angleterre et l'empire.

Charles le Téméraire a ainsi épousé Marguerite d'York en secondes noces, cependant qu'il préparait le mariage de sa fille Marie de Bourgogne avec Maximilien de Habsbourg. Il est mort en janvier 1477, devant Nancy, lors d'une nouvelle campagne insensée pour prendre la Lorraine. Le ciment de l'improbable mosaïque bourguignonne s'est alors désagrégé : pendant que la Flandre francophile recherchait la protection du roi de France qui s'était saisi militairement des territoires du duché, trahissant l'héritière Marie de Bourgogne, Gand, Bruges, Anvers et Bruxelles, qui avaient refusé l'impôt, ont porté très haut la défense de leurs privilèges, faisant payer cher à la duchesse bafouée les doutes (rendus publics par Louis XI) qu'elle avait exprimés sur la fidélité de ses conseillers bourguignons.

Un mouvement de rééquilibrage a suivi, lentement initié depuis l'Espagne : les Rois Catholiques, inquiets de la boulimie affichée par le trop puissant Louis XI, se sont rapprochés des Pays-Bas et du Saint Empire, préfigurant le mariage de Jeanne de Castille et de Philippe le Beau. Guerres et paix toujours : poursuivi aux Pays-Bas par les armes de Louis XI, Maximilien a dû conclure une nouvelle trêve à Arras en 1482 ; sa fille, Marguerite d'Autriche, promise au dauphin de France qui, devenu Charles VIII, l'a renvoyée à son père, humiliée, a finalement servi l'alliance avec l'Espagne par un mariage avec le prince don Juan. C'est encore Maximilien de Habsbourg, devenu roi des Romains et empereur élu en 1493, qui a transmis cette mémoire douloureuse et la culture de la grande Bourgogne à son petit-fils Charles de Gand.

2. La formation de Charles

Élevé dans la mémoire de ses aïeuls, Charles n'est cependant pas préparé à gouverner l'accumulation de couronnes qui l'attend. Sa double culture bourguignonne et allemande reste parcellaire. Le français de Charles, celui des chevaliers bourguignons, est vraisemblablement un franco-picard « que l'on ne comprend pas toujours d'une province à l'autre et dont on se moque à Paris et sur les bords de la Loire » (P. Chaunu dans P. Chaunu et M. Escamilla, 2000). Roi de Castille, Charles ignore l'espa-

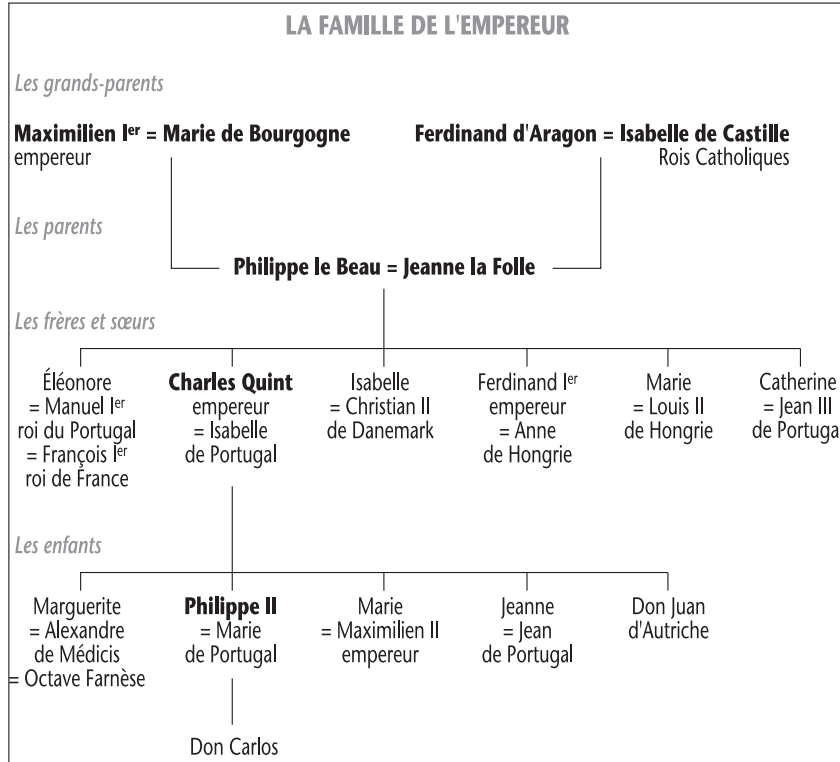
gnol ; empereur des Romains, il ne sait pas davantage le latin et ne parle qu'un allemand grossier. L'accès direct du futur monarque à la culture savante est donc limité.

Sa formation est assurée par Maximilien. Elle fait la part belle aux efforts physiques et aux livres de chevalerie. Mais l'enseignement donné est finalement supervisé par Marguerite de Habsbourg, formée à la cour de France, et par Guillaume de Croÿ, seigneur de Chièvres, issu d'une des plus prestigieuses familles du Luxembourg, très lié lui aussi à la France. D'Adrien d'Utrecht, doyen de Louvain, il reçoit une formation religieuse pêtée de profonde piété et d'un christianisme confessionnel teinté de *devotio moderna*. Selon toute vraisemblance, l'entourage espagnol (Juan de Vera, évêque de Léon, Luis de Vaca et Ruiz de la Mota qui deviendra évêque de Badajoz) ne lui fournit pas un modèle religieux bien différent. L'influence culturelle de ce dernier groupe est douteuse. D'autant que Charles est plus sensible aux traditions festives bourguignonnes.

Un peu à la manière dont les cités-États italiennes ont mis en scène la vie publique, pour répondre à une instabilité chronique et séduire un peuple turbulent, les princes du Nord, qui souffrent d'un manque de sacralité, sont les artisans d'une esthétisation somptueuse du politique. Elle est destinée à faire accepter leur autorité dans les villes de Hollande, de Flandre et du Brabant. Elle se caractérise par un air de fête perpétuelle, une vie intellectuelle et artistique brillante et très libre dans laquelle la musique tient une place toute particulière. Un cérémonial palatin prestigieux au ton chevaleresque y est associé à l'ordre de la Toison d'or, fondé par Philippe le Bon en 1429, et aux textes des chroniqueurs les plus brillants tel Olivier de la Marche, l'auteur du *Chevalier délibéré*. Mais la fête est aussi celle de la rue, des joyeuses entrées, des multiples cérémonies fastueuses et de la vie de cour organisée selon une étiquette complexe et raffinée.

Alors que le Téméraire avait déjà ébloui le pâle Frédéric III en le recevant à Trèves en 1473, l'apparat du baptême de Charles à Gand, le 25 février 1500, s'est avéré à la mesure de la réputation du faste bourguignon. Le cérémonial peut également servir au mieux les coups de force politiques, comme le 13 mars 1516, lorsqu'à la croisée du transept de Sainte-Gudule, tendue des tapisseries les plus somptueuses et éclairée de milliers de torches, le héraut de l'ordre de la Toison d'or proclame la mort de Ferdinand d'Aragon avant de faire acclamer « Jeanne et Carlos les Rois Catholiques » sans aucune base légale ! Même si Charles s'hispanise, il a donc de bonnes raisons de transférer dans la péninsule les fastes et l'étiquette de la cour de Malines. Question de culture, affaire de goût, mais aussi outil de propagande utile pour tenter de s'imposer à l'étranger. De la maison de

Bourgogne, il hérite ainsi la haine, la mémoire du sang versé et un certain art du politique.



II. Le hasard aux forceps

Le hasard joue naturellement son rôle. Il faut le mariage fécond de Jeanne, le troisième enfant des Rois Catholiques, et de Philippe le Beau, le second enfant de Maximilien I^{er} et de Marie de Bourgogne, pour que naissent successivement Éléonore, Charles de Gand, Isabelle, Ferdinand, Marie et Catherine. La mort fait son œuvre pour dégager la voie vers la couronne espagnole : elle frappe le frère, la sœur et le neveu de Jeanne, puis Philippe le Beau lui-même, prématurément, qui revendiquait l'héritage des Trastamare. Mais ce jeu de la vie et de la mort ne suffit pas. C'est l'établissement d'un système d'alliances entre les Habsbourg et les autres puissances européennes qui rend finalement possible le coup de force de Charles pour s'emparer de l'Espagne et du Saint Empire.

1. Les mariages de Maximilien

La politique de Maximilien I^{er}, qui vise à contenir la trop puissante couronne de France, trouve un écho favorable chez les Rois Catholiques. Deux mariages croisés sont ainsi conclus (1496 et 1497) entre Jeanne et Philippe, mais aussi entre Marguerite de Habsbourg (second enfant de Maximilien et de Marie de Bourgogne) et le prince héritier don Juan, le fils aîné d'Isabelle et de Ferdinand, frère de Jeanne. Cette dernière union est brisée par la mort prématurée de don Juan. Que la loi salique soit inconnue dans les territoires péninsulaires contribue très largement à en faire des systèmes ouverts permettant ces mariages croisés avec de futures reines. Un étranger n'accède que rarement à la tête de couronnes ainsi dévolues. Toutefois, ces alliances suffisent amplement à fonder de multiples revendications territoriales.

Toujours afin de contrer la France, Maximilien complote un temps avec les grands feudataires de Bretagne et de Guyenne pour épouser Anne de Bretagne. Sa politique d'alliances vise par ailleurs à étendre son influence vers les marges orientales des terres des Habsbourg. À petits pas, le roi des Romains renforce la cohésion de ses domaines, maintenant de bonnes relations avec les Pays-Bas, gardant ouverte vers l'Italie et la Franche-Comté la route de l'Alsace, réformant l'administration locale et renforçant les liens matrimoniaux avec le Danemark, la Pologne, la Bohême et la Hongrie. En 1515, à l'âge de treize ans, Isabeau (la cadette de Charles) part pour le Danemark afin d'y épouser Christian II. La même année, à Vienne, en une série de grandes cérémonies, Marie est mariée à Louis de Hongrie cependant que Maximilien se marie lui-même avec Anne de Hongrie. Un accord prévoyait qu'Anne puisse se remarier avec le futur héritier des possessions des Habsbourg. Les mariages ne pouvant être consommés, les deux très jeunes filles sont élevées ensemble à Vienne et à Innsbruck.

À plusieurs reprises, mais sans succès, le roi des Romains offre la main de ses petites-filles aux électeurs germaniques. Catherine, la toute jeune sœur du futur empereur, promise à quelque électeur, est ainsi enlevée de force nuitamment, puis rendue à sa mère enfermée à Tordesillas. Charles Quint, grand entremetteur, se rappellera la leçon : « le mieux, cependant, est toujours de s'attacher les royaumes par le lien de ses propres enfants », conseillera-t-il à son fils Philippe dans son testament politique de 1548.

Les coups de force successifs opérés pour se saisir des deux couronnes espagnoles et, dans une moindre mesure, de celle de l'Empire romain sont rendus possibles par la patiente organisation d'un réseau complexe de soutiens. Ainsi, les « philippistes », partisans de Philippe le Beau, chassés de la péninsule par le retour de Ferdinand d'Aragon en 1507, se regroupent-ils à Bruxelles où ils agiront pour soutenir la proclamation de Charles en tant

que « Roi Catholique ». Mais Jeanne n'a pas hérité en un bloc des deux royaumes de Castille et d'Aragon. Ferdinand, revenu dans la péninsule avec le titre de gouverneur de Castille, maintient sa fille en captivité à Tordesillas et prépare sa propre succession. À Charles, l'étranger, il préfère son cadet Ferdinand, élevé en Espagne depuis sa naissance en 1503, et il le fait savoir par son testament rédigé à Burgos.

2. Roi d'Espagne à Sainte-Gudule

De sorte qu'au début de l'année 1516, au lendemain du décès de Ferdinand, il est pléthore de prétendants à la régence et aux deux couronnes. Ferdinand, promis à l'héritage par le roi défunt, doit accepter de se retirer au profit de Charles, vite proclamé roi à Sainte-Gudule par Chièvres et Marguerite ; Adrien d'Utrecht (envoyé par Chièvres) s'efface finalement au profit du cardinal Cisneros (préféré par Ferdinand) qui devient régent. Avant de s'embarquer pour l'Espagne, Charles prend soin de conclure un traité de non-agression avec l'Angleterre et le traité de Noyon avec la France (août 1516), dont les clauses ne seront pas respectées. Cet accord laisse les mains libres au prince pendant quelque temps.

Quand il accoste la côte cantabrique, en septembre 1517, il est donc urgent qu'il fasse valoir ses prétentions sur la Castille et l'Aragon. D'autant que le prince et sa cour n'inspirent pas davantage confiance à l'aristocratie péninsulaire qu'au peuple des villes. Le prince doit résoudre trois difficultés : réduire au silence les membres de la maison de Ferdinand, son cadet, et s'assurer de la soumission de son rival, imposer à sa mère un partage fictif de la couronne et son maintien en réclusion à Tordesillas et, enfin, se faire reconnaître par les cortès des royaumes péninsulaires.

Ferdinand est envoyé aux Pays-Bas et sera maintenu, un temps, à l'écart des affaires. De la visite de Charles V à sa mère, on ne sait rien. Délaissée et trompée par un mari coureur, avec les décisions duquel elle est bien souvent en opposition, elle a très tôt sombré dans la dépression pour se retrouver prématurément seule, en 1506. Elle souffrait peut-être d'un dédoublement de la personnalité, extravagante et dépressive mais tout à la fois vertueuse et déterminée. Entre septembre 1506 et août 1507, après avoir fait exhumer le corps de Philippe à Arcos, près de Burgos, elle a entamé un long voyage avec le cercueil de celui-ci afin de l'inhumer de nouveau à Grenade, aux côtés des dépouilles des Rois Catholiques. Une manière symbolique d'affirmer ses droits sur la Castille au détriment de son père Ferdinand. Père et fille se disputaient le corps. Durant cette longue errance, plusieurs fois figurée par la peinture romantique (*Doña Juana « la loca »* de Francisco de Pradilla notamment, 1877), elle a refusé que d'autres femmes s'approchent de son défunt mari. La noblesse castillane, inquiète du com-

portement de la reine, se résout à rappeler Ferdinand d'Aragon pour lui confier le gouvernement du royaume. Dès lors, la « reine propriétaire » se trouve sans cesse en bute à l'entourage de Ferdinand. L'historienne Bethany Aram (*La reina Juana*, 2001) a suggéré que l'instabilité de Jeanne a été entretenue par l'attitude de son mari, par celle de son père puis par son fils, tous trois désireux de la discréditer et d'assumer le pouvoir à sa place. L'élaboration d'une image négative de cette femme, surnommée « La folle » au XIX^e siècle, est devenue un outil politique de contrôle de la reine insoumise. Les manipulations de Charles pour maintenir sa mère à l'écart, sous la surveillance du peu scrupuleux Bernardo Sandoval, marquis de Denia, ne font aucun doute. Restait à faire voter les cortès.

■ ■ ■ III. S'imposer aux assemblées

En ces temps troublés, le danger était grand qu'une part de la noblesse et du peuple des villes les plus turbulentes de Castille reconnaisse exclusivement l'autorité de Jeanne. Les *comuneros*, sur lesquels on reviendra, avaient trop bien compris quel parti politique ils pouvaient tirer d'une telle situation. La monarchie avait deux têtes, mais seul Charles, souvent absent, devait incarner l'autorité effective de celle-ci. La monarchie continuait d'être plurielle. En effet, en nommant son propre fils aîné, Fernando (archevêque de Saragosse), à la régence de l'Aragon, Ferdinand s'était efforcé de maintenir la séparation des deux couronnes (J. Martínez Millán, 2000). Seule l'intervention en faveur de Charles du *justicia mayor* d'Aragon, Juan Lanuza, faisait alors pencher la balance dans le sens de l'union des couronnes.

1. Prétendant devant les cortès

Les représentants de dix-huit villes siègent aux cortès de Castille et de Léon réunies en janvier 1518. Charles de Gand, prétendant au titre de Castille, doit y endurer les 88 articles des requêtes qu'elles formulent à Valladolid avant d'être reconnu en tant que roi Charles I^{er}. Elles réclament notamment que la reine conserve sa maison et reste accessible au bon peuple, que Charles se marie, apprenne le castillan, fasse entrer des Espagnols dans sa suite et que son frère Ferdinand demeure en Espagne, que les métaux venus des Indes, les offices, les hautes charges, la lieutenance des forteresses et les bénéfices restent aux mains des Espagnols et que le domaine royal ne soit plus aliéné par la vente de territoires et de juridictions. À Saragosse, le prince promet de répondre aux demandes des cortès et jure de respecter les *fueros* (chartes) des royaumes d'Aragon. Charles séjourne là plus de huit mois avant d'obtenir entière satisfaction. À Barcelone, le *Consell de Cent* de la municipalité refuse longtemps de reconnaître Charles, n'acceptant de voir en celui-ci qu'un simple tuteur de Jeanne

la « reine héritière ». Dans la cathédrale de la ville, le maître de la Toison d'or convoque une réunion de l'ordre pour y faire entrer dix nouveaux membres dont huit Castellans, un Napolitain et le duc de Cardona, représentant de l'une des plus importantes familles catalanes. Charles prononce plusieurs discours devant les cortès pour affirmer sa détermination à lutter contre les Turcs et à s'assurer le contrôle de la Méditerranée. Finalement, en avril 1519, l'assemblée catalane accepte Charles comme co-souverain. Mais depuis le décès de Maximilien, en janvier 1519, le prince est occupé à faire campagne pour son élection à l'empire. Aussi se contente-t-il d'envoyer à Valence le nouveau régent, Adrien d'Utrecht, pour y présider les cortès. Ayant obtenu des subsides, mais laissant derrière lui une situation explosive, Charles, élu roi des Romains le 28 juin 1519, embarque pour les Pays-Bas en mai 1520.

Dans son projet d'accéder au titre de roi des Romains, puis d'être sacré empereur du Saint Empire romain germanique, Charles se heurte à François I^{er}, au pape et à des résistances au sein de son propre lignage. Le Saint Empire, en effet, c'est l'identification du monarque à la figure prestigieuse du défenseur de la paix, de la justice et de l'intégrité de l'Occident chrétien. Le titre, qui place Charles au même rang que le souverain pontife, légitime *de facto* ses incursions aux marges de la chrétienté et lui confère un supplément de droit à tenir l'Italie. Le Milanais, qui permet la liaison entre les terres méditerranéennes et allemandes du Habsbourg, est la clef de la consolidation de tout le reste de ses possessions. Qui plus est, l'occasion est trop belle de satisfaire la rancune des Habsbourg à l'encontre de la France.

Aussi, le royaume de France, mal cerné par cet ensemble discontinu de territoires, risque-t-il de perdre son rang de première puissance européenne ; la conservation de ses positions extérieures, telle que la Lombardie, s'avérant dès lors essentielle pour gêner les communications entre les possessions de l'ennemi. De tous côtés, l'horizon de Rome, peu empressée à soutenir le candidat Habsbourg, est lui aussi limité par les terres de Charles. Léon X est dans les rangs des alliés de François I^{er}. Enfin, Charles doit une nouvelle fois écarter son frère Ferdinand et ses proches, partisans d'un partage des pouvoirs entre l'aîné et le cadet. Le roi de Castille ne se résoudra que tardivement à ce partage. Pour l'heure, il doit s'efforcer de désintéresser Ferdinand du titre romain en acceptant le mariage de celui-ci avec Anne de Hongrie (mai 1521) et en lui cédant une faible part de ses terres. L'élection impériale est exceptionnellement disputée.